

Max Frisch - centenaire de sa naissance : l'étranger

Autor(en): **Schütt, Julian**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue suisse : la revue des Suisses de l'étranger**

Band (Jahr): **38 (2011)**

Heft 3

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-911918>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'étranger

Pour Max Frisch, qui aurait fêté son centenaire en mai de cette année, l'expérience de l'exil était intimement liée à la vie. Plus ses lieux de résidence étaient provisoires, plus l'écrivain se sentait chez lui. Pour lui, la notion de patrie n'était pas liée à un pays. Par Julian Schütt



Max Frisch à Rome, 1965

Avant même d'entreprendre son premier voyage à l'étranger en Europe du Sud-Est en 1933 à l'âge de 21 ans, Max Frisch appréhendait déjà les retours. Dans un feuilleton de l'époque, il dépeint une randonnée de haute montagne, notamment son retour dans la vallée et à la civilisation, et son effroi face au temps qui semble s'être arrêté. Il passe devant un refuge inhabité, suit les pentes de l'alpage, où toute vie semble s'être retirée, à l'image de la première localité qu'il atteint. En longeant la rue du village, il lui semble mesurer au pas une rangée de tombes. Personne en vue, pas même un animal. Partout la même désolation.

La Suisse comme piège à souris

Max Frisch évoque pour la première fois le comte de Rip van Winkle qui, au réveil d'un long sommeil enchanté, ne retrouve plus ses semblables. Cette figure ancienne de l'étranger revient obstinément dans l'œuvre de Max Frisch. À plusieurs reprises, il décrit des expériences à la manière de Rip van Winkle, dans lesquelles le personnage parcourt les rues et se demande subitement pourquoi il a le sentiment «d'être à l'étranger, de ne pas comprendre la langue de ce pays». Pour Rip van Winkle et donc pour

Max Frisch, être éveillé sous-entend un sentiment d'exil.

La biographie de Frisch, de même que son œuvre, font apparaître un désir de l'écrivain de recommencer en permanence, de tourner le dos à l'ancienne vie, de se dépouiller et de faire place à l'étranger qui est en lui. C'est dans un environnement étranger qu'il peut faire l'expérience de la vie, et c'est ainsi qu'il peut décrire ses compatriotes avec la lucidité et l'implacabilité requises lors de son retour au pays, lorsque prennent fin l'ère hitlérienne et la politique de renfermement de la Suisse. Pour lui, l'exil est indissociable de la vie.

Frisch a d'ailleurs souffert de ne pouvoir voyager à l'étranger pendant les dix années qui ont suivi 1936. Il décrit la situation de la Suisse durant la guerre en la qualifiant «non pas de loge mais de piège à souris». De vide menacé «entre guerre et paix». Une terre oubliée non pas par hasard, si l'on en croit les connaissances historiques actuelles, un enjeu pour les puissances de l'Axe qui l'encerclaient et à qui elle a fait des concessions fatales sur le plan économique et dans le cadre de la politique des réfugiés.

Un regard distant sur la guerre

Impliquée dans aucun acte de guerre, la Suisse a certes été épargnée, mais non sans

conséquences, notamment sur la culture qui est entrée dans une ère contre-productive. Max Frisch décrit les relations trop familières au sein des cercles littéraires, où chacun se connaissait «d'emblée en pantoufles et bonnet de nuit». Ce manque de distance a favorisé à la longue une effroyable apathie. La majorité des gens de lettres a laissé la politique aux élus, lui préférant des questions jugées plus essentielles, de sorte qu'un discours proche du pouvoir et pro-armée a pu voir le jour, sans aucune pression de l'État ou presque. Si nécessaire, les organes de censure du Gouvernement suisse, doté alors de pouvoirs très étendus, veillaient à museler toute revendication.

Très réglementée, la vie de soldat, baptisée alors «service actif», rendait passif le plus attentif des observateurs et ôtait à quiconque ses facultés de perception. Si, alors, les Suisses ne craignaient pas que la guerre gagne leur pays, ils réagissaient avec de plus en plus de détachement face aux dommages dans les autres pays, malgré ou à cause des nombreux exercices et simulations. Max Frisch le remarque alors: «Les informations deviennent ennuyeuses, une liste de villes, le midi, le soir. On ne regarde même plus la carte. On croirait entendre un reportage sportif, rien ne laisse penser que se cachent derrière des effusions de sang. Aucun cri, ni odeur, ni regard fixe, ni râle ou incendie.» Le peuple s'est tout simplement immunisé contre la guerre. Il faut attendre la parution de «Livret de service» en 1974 pour que Max Frisch s'interroge non sans peine sur ce qu'il savait du national-socialisme, des agressions d'Hitler, de l'extermination des Juifs. Cela a-t-il été le règne du néant? Non, il se souvient pour l'essentiel de la manière dont «l'uniforme nous a ôté notre conscience sans que personne en ait conscience».

Max Frisch et l'Allemagne

Durant la guerre et par la suite, son écriture se heurte de part en part à des frontières et ne lui suffit pas. Comment en effet exprimer l'insaisissable, la part intrinsèque à tout acte d'expérimentation? D'une seule manière, en connaissant ses propres limites en matière de littérature. Cette règle essentielle, Max Frisch se l'impose plus tôt que bien d'autres auteurs. Après 1945, il se consacre à ce point à l'Allemagne occupée qu'il attire l'attention de ses contemporains. L'Allemagne réserve à ses écrits un accueil très différent de la Suisse. Là où les Suisses témoignent d'une

relative indifférence, les Allemands font preuve d'une grande sensibilité, et inversement. Écrire dans et pour deux espaces culturels se révèle être une entreprise risquée. En Allemagne comme en Suisse, la plupart de ses confrères ne se prêtent pas aussi volontiers à un tel exercice. Il faut en effet, concède Max Frisch, être capable de «montrer la réalité de notre époque». Cette capacité consiste à représenter différentes réalités tant qu'elles sont encore des sujets «brûlants», à les combiner dans leurs différences et leur simultanéité dans une constellation qui fasse sens, du moins pour la période concernée. C'est l'entreprise de Max Frisch au lendemain de la guerre.

Observé et fiché

Il voyage en Allemagne mais aussi dans les pays détruits par l'Allemagne, comme la Pologne, pour recueillir des impressions les plus précises possibles de cette Europe transformée. Les Suisses notamment lui tiennent rigueur de ses voyages derrière le Rideau de fer. La protection de l'État commence à l'observer et le filmer. La «NZZ» (Neue Zürcher Zeitung) qui lui était fidèle depuis de nombreuses années, prend peu à peu ses distances, et le taxe de sympathisant nazi, de traître national.

Dès lors, Max Frisch ne considère plus la politique comme indépendante de la culture. Au contraire: la politique et la culture sont à son sens imbriquées. Il se considère désormais comme un adepte du «socialisme humanitaire» orienté contre toutes les formes de dictatures. Avec la pièce de théâtre «La Muraille de Chine» (1946), il est le premier auteur germanophone à traiter des dangers de l'ère nucléaire.

L'Europe et les États-Unis

En 1951, grâce à une bourse attribuée par la fondation Rockefeller, il part vivre pendant

un an aux États-Unis, dont plusieurs mois à New York et San Francisco. De retour en Europe, l'arrogance des artistes, architectes et intellectuels à l'égard des États-Unis l'agace. L'exposé intitulé «Notre arrogance à l'égard de l'Amérique» répond à ceux qui se demandaient comment Max Frisch avait pu supporter de vivre un an de son plein gré aux États-Unis. Certains s'attendaient en effet à ce que, dès son retour, il dresse un bilan critique de son séjour, ce qu'il ne fait pas. Cette arrogance, Max Frisch la constate notamment dans la sphère culturelle. Il observe qu'il n'existe pas de classe moyenne culturelle aux États-Unis, ce qui laisse place à une certaine candeur rafraîchissante. Les esprits ne se camouflent pas derrière des connaissances théoriques en histoire de l'art. Selon Max Frisch, un très grand nombre d'Américains en ont tout simplement marre de la vieille Europe, qu'ils ont dû nourrir pour qu'elle les soutienne sur le plan intellectuel, et cette situation n'est favorable à personne. Dans cet exposé de 1953, il se déclare en faveur d'une globalisation de la culture. Selon Max Frisch, si la Terre est ronde, les hommes commencent aussi à en faire l'expérience. Le type même de l'homme mondial serait né surtout aux États-Unis et, naturellement, il se refuse à considérer l'Europe en tant que centre intellectuel du monde. Max Frisch acquiert par la suite un appartement à Manhattan. «... très vite un émigrant»

A-t-il choisi de résider à l'étranger, il a longtemps vécu à Rome et Berlin, pour pouvoir écrire? Vivre, assurément. Dès la première moitié de son «Journal 1946-1949», on peut lire la phrase suivante: «... d'une manière ou d'une autre, on est toujours un étranger», surtout lorsque l'on décrit une chose que l'on n'a pas vécue. La phrase réapparaît dans les derniers paragraphes, sous

une forme plus radicale: «... on devient très vite un émigrant.»

Lors du discours prononcé au cours de la remise du Prix Georg Büchner en 1958, il traite ce «sentiment de non-appartenance» dans sa globalité. Il s'interroge naturellement sur le fait de savoir si l'appréciation positive du lieu d'émigration ne masque pas trop le caractère contraignant de chaque exil. Mais les résultats littéraires sont toujours passionnants, tout comme la manière dont Max Frisch décrit l'aliénation de l'homme dans la société d'après-guerre, dans les œuvres suivantes: «Journal 1946-1949», «Le comte Öderland» (1950/51) et «Stiller» (1954), «Homo faber» (1957) et «Andorra» (1961).

Le premier journal se termine sur une ébauche intitulée «Schinz», qui traite d'un avocat du même nom. «Schint's», que l'on peut traduire par «Il paraît», est une expression idiomatique attestant que l'on est déjà au courant d'une rumeur. Le bruit court que quelque chose ne va plus avec Schinz, il se sent mis à l'écart. Il réalise soudain que «l'on devient très vite un émigrant».

À la seule lecture de «Schinz», l'éditeur de Max Frisch, Peter Suhrkamp, pressent que l'auteur tient là l'ébauche d'une œuvre plus importante. Schinz donnera en effet naissance à Stiller, «émigrant dans son propre pays». Tous deux attirent l'attention des fonctionnaires et sont soupçonnés d'être au contact d'éléments subversifs. Peter Suhrkamp pense que ces deux personnages s'inspirent fortement de Max Frisch: «Il me semble que vous traversez une crise existentielle, mais c'est probablement la condition préalable à un état productif», écrit-il à Max Frisch.

La Guerre froide survient et génère son lot d'émigrants. L'un d'eux, Max Frisch, est très vite poussé à partir, comme il le décrit dans «Schinz»: «Notre regard sur les choses est différent de ce que les autres nous enseignent; les journaux écrivent le contraire et on n'y peut rien...»

S'il est une vérité, c'est bien que Max Frisch a pu écrire grâce à son expérimentation de l'exil.

NOUVELLES PUBLICATIONS

À l'occasion de son centenaire, différentes publications ont été éditées en allemand, parallèlement à la biographie de Julian Schütt.

Beatrice von Matt: «Mein Name ist Frisch», Rencontres avec l'auteur et son œuvre. Éditions Nagel & Kimche, Zurich, 156 pages, CHF 23.90

Daniel de Vin (Hrsg.): «Max Frisch – Citoyen und Poet».

Éditions Wallstein, Göttingen, 128 pages, CHF 30.50
Volker Hage: «Max Frisch – Sein Leben in Bildern und Texten». Éditions Suhrkamp, Berlin, 257 pages, CHF 37,90

«Nicht weise werden, zornig bleiben». Un portrait réalisé avec des photos originales (Hrsg. Ingo Schulz), Hörverlag, 2 CD, CHF 35.20

«Max Frisch spricht», discours et dialogue à l'occasion

du 75^e anniversaire de l'auteur avec Hans Ulrich Probst, rédacteur littéraire à Radio DRS. Éditions Christoph Merian, CHF 26.-

La plupart des textes de Max Frisch ont également été traduits en français, en anglais et en espagnol. Dans ces langues, il n'y a cependant pas de nouvelles publications à l'occasion du centenaire.

JULIAN SCHÜTT, né en 1964, est auteur et journaliste à Zurich. Il a publié au printemps 2011 un livre intitulé «Max Frisch – Biographie eines Aufstiegs» (édition: Suhrkamp Verlag Berlin)